



HAL
open science

Rythme d'une vie, rythme de l'histoire : Jean Guilaine et le Néolithique méditerranéen

Sébastien Plutniak

► **To cite this version:**

Sébastien Plutniak. Rythme d'une vie, rythme de l'histoire : Jean Guilaine et le Néolithique méditerranéen. *Midi-Pyrénées patrimoine*, 2012, Les savoirs en partage : 1960–2012, Toulouse cité de la science, 4, pp.120–123. halshs-01654308

HAL Id: halshs-01654308

<https://shs.hal.science/halshs-01654308>

Submitted on 3 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Rythme d'une vie, rythme de l'histoire : Jean Guilaine et le Néolithique méditerranéen

Sébastien PLUTNIAK
sebastien.plutniak@ehess.fr

PLUTNIAK, Sébastien 2012. « Rythme d'une vie, rythme de l'histoire : Jean Guilaine et le Néolithique méditerranéen » dans Nicolas ADELL (éd.), 2012. *Les savoirs en partage : 1960-2012, Toulouse cité de la science*, Éditions Midi-Pyrénéennes : Toulouse, p. 120-123.

Les rythmes d'une vie

La vie de Jean Guilaine est celle d'un homme consacré à la mise au jour d'un patrimoine longtemps négligé : les vestiges matériels des sociétés néolithiques. Archéologue fermement attaché aux études préhistoriques, il aura contribué de manière décisive à faire reconnaître l'importance de cette période et à en orchestrer l'étude au sein de multiples institutions. Envisager une telle vie, et l'interroger à l'heure où il s'agit de penser une patrimonialisation de la science et de ceux qui la mènent, conduit à un curieux retournement. Le patrimoine n'est plus là où on l'attend. Il ne concerne plus ces sédimentations¹ ou ces céramiques², érigées en monuments, signes des premiers temps agropastoraux. C'est la vie même de l'archéologue qu'il en vient à incarner, lequel devient le témoin d'un âge des sciences toulousaines. L'homme de science à son tour est établi, s'établit, en un tel monument.

La néolithisation désigne la vaste diffusion de populations, de techniques et de savoirs, franchissant d'Est en Ouest l'aire méditerranéenne à partir du 10^e millénaire avant J.-C. Cet ample mouvement n'est pas continu mais arythmique, non linéaire, connaissant à-coups, accélérations et ralentissements. C'est là la grande thèse de Jean Guilaine. En se livrant à l'introspection, l'archéologue découvre dans son propre parcours un itinéraire à rebours de ce phénomène historique qu'il s'est attaché, sa vie durant, à décrire :

J'ai fait le chemin inverse des néolithiques. Eux sont partis, sont allés vers l'Ouest et, moi, j'ai commencé à l'Ouest, je suis allé au centre, puis je suis allé à l'Est³.

1. Celles des sites de Font-Juvénal à Conques-sur-Orbiel dans l'Aude, ou de la Balma de Montbolo, à Bélesta dans les Pyrénées-Orientales, que Jean Guilaine a fouillés.

2. À l'image des vases campaniformes aux délicats décors que Jean Guilaine a étudié dans les Pyrénées ou à Chypre.

3. Entretien réalisé le 22 avril 2011, dans le cadre du programme PATOUS.

Saisissons au vol la suggestion du professeur et voyons-y le moyen possible d'un portrait : le chemin et l'itinéraire ne sont-ils pas les métaphores consacrées pour dire une vie ? Nous suivrons donc Jean Guilaine à travers les lieux qui ont ponctué sa carrière et, de l'un à l'autre, le fil des hésitations, des ralentissements et accélérations, ces élans fulgurants qui font l'arythmicité d'une vie.

L'enfance languedocienne

L'archéologie, telle que la conçoit Jean Guilaine, doit d'abord être un travail de terrain, une enquête fermement située dans un lieu. Cette attention pour l'ancrage dans un territoire, Jean Guilaine la doit, selon lui, à son enfance languedocienne, vécue entre ville et campagne. Né à Carcassonne en 1936, il grandit auprès d'un père féru d'histoire. Son goût pour la matière se confirme au lycée, auprès d'un charismatique professeur d'histoire, Louis Signole. Dans le même temps, aux côtés de son grand-père, dans les campagnes audoises, il s'éduque aux travaux des champs et aux cycles des saisons, se forge une âme de naturaliste. Dans cet entre-deux, Jean Guilaine se plaît à voir un terreau pour son œuvre future concernant le Néolithique. Cette période est celle des débuts de l'agriculture et du monde paysan, répondant à son goût de naturaliste ; c'est aussi celle des premières organisations villageoises et des hiérarchies sociales, satisfaisant son désir d'histoire.

« Rentrer dans le métier » : la formation toulousaine

Au milieu du ^{xx}e siècle, celui qui aspire à poursuivre ses études se doit de gagner une ville universitaire. Ainsi, de 1954 à 1959, Jean Guilaine fréquente la Faculté des Lettres de Toulouse, alors rue Lautmann. Il y suit les enseignements de Michel Labrousse et de Jacques Godechot, obtient le certificat et la licence d'histoire ancienne. La Préhistoire n'y est alors qu'un domaine marginal, une option dispensée par Louis-René Nougier. Le professeur ne convainc pas notre archéologue en devenir. L'approche est trop spéculative, trop éloignée du terrain. *A contrario*, il s'enthousiasme pour les cours de Louis Méroc, juge, directeur des Antiquités préhistoriques de la circonscription Midi-Pyrénées et archéologue novateur par la méticulosité de ses méthodes de fouilles ⁴.

Cette période toulousaine apparaît comme un premier contact avec les lieux et les personnes qui formeront le contexte ultérieur des activités de Jean Guilaine. Acquérir les connaissances de base, rencontrer les praticiens de l'archéologie, c'était déjà « rentrer dans le métier ».

Au contraire d'un déracinement, ces années de formation sont plutôt celles d'une oscillation entre Toulouse et l'Aude. Fort des apprentissages acquis sur les bancs de la faculté, Jean Guilaine se livre dans le même temps à des prospections, au fil des labours audois. Ses découvertes lui fournissent matière

4. Louis Méroc a donné lieu à une véritable « école toulousaine » d'archéologie, notamment à travers ses fouilles à Montmaurin, en Haute-Garonne.

à solliciter les archéologues actifs dans la région, tels Jean Arnal ou Odette et Jean Taffanel. En 1957, à vingt ans, il publie ses premiers résultats dans le *Bulletin de la Société Préhistorique Française*. Enfin, l'Aude constitue également un espace en contrepoint à sa formation universitaire toulousaine. À Carcassonne, le salon de René Nelli, poète, professeur à l'érudition « écrasante », offre un espace de respiration intellectuelle où bien des jeunes gens viennent s'abreuver. Le mentor offre à Jean Guilaine de s'investir dans la revue d'ethnographie *Folklore*. C'est déjà, pour notre archéologue, l'expérience d'une collaboration entre disciplines diverses.

« Vous êtes ici chez vous » : les débuts archéologiques en Languedoc

En 1959, Jean Guilaine tente, à 22 ans, une audacieuse candidature au CNRS. Elle échoue mais n'en n'est pas moins remarquée des grands noms de la Préhistoire française : l'Abbé Breuil, Raymond Vauffrey ou Max Escalon de Fonton. C'est ce dernier qui, en 1963, fait entrer Jean Guilaine au CNRS, lequel officiait depuis trois ans en tant qu'adjoint d'enseignement dans des lycées audois. M. Escalon de Fonton vient d'être nommé directeur des Antiquités préhistoriques en Languedoc-Roussillon. Il souhaite s'adjoindre les services de Jean Guilaine en lui confiant le Languedoc occidental. Celui-ci se souvient et rejoue les propos de son premier « patron » :

« De Béziers à Toulouse et des Pyrénées jusqu'à la Montagne Noire, vous êtes chez vous. Vous fouillez, vous faites avancer les questions sur le Néolithique et l'Age du Bronze. » On en savait très peu. La recherche avait beaucoup travaillé – la recherche amateur souvent – en Languedoc oriental mais ici c'était le désert.

Être « chez soi », archéologiquement, impliquait de multiplier les opérations de terrain : la grotte de Gazel à Sallèles-Cabardès, l'abri Jean-Cros à Labastide-en-Val, l'abri de Dourgne à Fontanès-de-Sault, l'abri de Font-Juvénal à Conques-sur-Orbiel, etc. Implanté à Carcassonne, Le jeune archéologue du CNRS sillonne la région avec une intensité croissante.

Aux travaux de terrains s'ajoutent ceux d'écriture. Une réforme du CNRS contraint désormais ses agents à posséder une thèse. Très rapidement, en 1965, Jean Guilaine soutient son diplôme d'études supérieures à l'université d'Aix-en-Provence, où M. Escalon de Fonton avait enseigné. Ce travail donne lieu à son premier livre, *La civilisation du vase campaniforme dans les Pyrénées françaises*, publié en 1967. L'année suivante, il soutient sa thèse de troisième cycle, parallèlement à l'écriture de plusieurs articles.

L'installation à Toulouse

S'ensuit une rencontre décisive avec Jacques Ruffié, qui ramène Jean Guilaine vers Toulouse. Médecin, biologiste, pionnier de l'hématologie⁵ au centre de transfusion sanguine à Purpan, ce dernier prend en sympathie le jeune archéologue. Une commune origine audoise les lie : J. Ruffié est de Limoux. Le biologiste est au faite de sa carrière : président de la section « anthropologie, ethnologie et préhistoire » du CNRS, il est nommé au Collège de France en 1971. Les moyens sont là pour mettre en place les projets d'envergure qu'espèrent les deux hommes, associant anthropologie biologique, ethnologie et archéologie. Depuis 1970 et la création de l'Institut Pyrénéen d'Études Anthropologiques (IPEA) par Jacques Ruffié et Louis Lareng (alors président de l'université Paul Sabatier), les locaux de Purpan accueillent des chercheurs, d'horizons disciplinaires divers⁶, qui mûrissent les perspectives d'une vaste enquête pluridisciplinaire sur les Pyrénées. Celle-ci est instituée au CNRS en 1972 sous la forme d'une Recherche Coopérative sur Programme (RCP n° 323 « RCP Pyrénées »). Jean Guilaine en assure la direction entre 1973 et 1978. Dans le même temps, il préside l'IPEA et intervient de manière régulière, avec son acolyte l'ethnologue Daniel Fabre, dans le séminaire de J. Ruffié. Abordant les thèmes choisis par un jeu d'échos, l'archéologue présente les origines des sociétés rurales tandis que l'anthropologue en décrit le déclin.

Au sein de la RCP, l'équipe chargée des enquêtes en Pays de Sault est instituée en 1978 en devenant le Centre d'anthropologie des sociétés rurales (CASR). À Paris, la VI^e section de l'École pratique des hautes études (EPHE) vient de s'autonomiser et a pris le titre d'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Son président, Jacques Le Goff, est favorable à l'implantation de sites en région. À ce titre, le CASR est placé sous une double tutelle, CNRS et EHESS. L'équipe est installée au 56 rue du Taur et J. Guilaine, entre temps élu à l'EHESS, entérine cette inscription toulousaine en s'affranchissant de M. Escalon de Fonton. De 1978 à 1994, sous sa direction, le laboratoire connaît une activité exponentielle, multipliant les enquêtes ethnologiques et archéologiques. Jean Guilaine assume dans le même temps un nombre croissant de responsabilités institutionnelles.

J'ai mené une vie dingue à ce moment là : j'étais à Toulouse, je donnais des cours, des séminaires, je dirigeais le laboratoire ; j'allais fouiller en Andorre, en Italie, en Languedoc. J'allais à Paris, j'étais membre du conseil supérieur de la recherche archéologique...

Rapidement, les locaux du Taur ne suffisent plus à contenir cette intense activité :

Le succès du centre, de sa recherche, de son enseignement, de son rôle d'accueil pour chercheurs étrangers a entraîné une crise de croissance [...]. Enfermé dans ses 212m², le laboratoire ne peut

5. L'hématologie, discipline dont découlera la génétique, visait à caractériser les populations à partir de leurs groupes sanguins.

6. Historiens, anthropologues, linguistes, démographes, géographes, généticiens, etc.

plus, dans ce trop faible volume, assumer correctement ses tâches.
(Rapport d'activités 1986 p. 3-4.)

Toutefois, la demande n'est pas entendue.

Le Collège de France et le devenir du laboratoire

En 1994, Jean Guilaine est nommé au Collège de France. Il est contraint d'abandonner ses autres fonctions les plus accaparantes, telles l'Inspection générale de l'archéologie ou la présidence du conseil supérieur de l'archéologie. Pris dans une activité écartelée entre les cours à Paris et la vie de laboratoire à Toulouse, il confie la direction de ce dernier à Daniel Fabre, après quatre années de co-direction. La question des locaux resurgit subitement en 1997 lorsque l'Université du Mirail exige de récupérer les bureaux de la rue du Taur. Le Centre d'anthropologie doit déménager. L'impératif administratif conduit toutefois à des conséquences scientifiques. Le président de l'université Paul Sabatier, Georges Larrouy propose des locaux dans l'ancienne faculté de médecine, au 39 allées Jules Guesde. Médecin et biologiste, élève de J. Ruffié et collaborateur de Jean Guilaine lors des travaux de la RCP Pyrénées, Georges Larrouy souhaite remettre sur pied une équipe d'anthropologie biologique et renouer avec cette approche pluridisciplinaire. Les rapports d'activité du laboratoire portent la trace de cette opération :

Cette solution permet de reconstituer l'unité de notre laboratoire puisque les locaux de travail, les bibliothèques et les salles de séminaire, éclatés depuis deux ans, se trouveraient enfin rassemblés. La suggestion du président Larrouy comporte un volet scientifique. Son idée est, en effet, de relancer la recherche et l'enseignement de l'anthropologie biologique à l'Université Paul Sabatier en profitant de l'élan créé par notre arrivée. (Rapport d'activité 1994-1997 p. 4)

Le Centre d'anthropologie s'installe « aux Allées », comme on disait alors, et intègre une équipe d'anthropobiologie. Le laboratoire devient unité mixte de recherche (UMR 8550), placée sous une quadruple tutelle (EHESS, CNRS, Université Toulouse 2 Le Mirail, Université Toulouse 3 Paul Sabatier). Il poursuit ses activités jusqu'en 2007, moment où les trois équipes optent pour des rattachements distincts.

Rayonner en Méditerranée

En donnant le détail des lieux et des institutions, au sein desquels la vie scientifique de Jean Guilaine s'est déployée, nous serions tentés d'oublier qu'ils ne sont que des moyens. Ce sont des ancrages, certes déterminants, mais à partir desquels l'archéologue rayonne vers d'autres lieux, qu'il ausculte par la fouille archéologique. Tout cela porté par un projet de connaissance, toujours en cours d'édification, celui de saisir le Néolithique, cette « seconde naissance de l'homme » ainsi que l'a nommé Jean Guilaine.

Ses premiers terrains ont d'abord été languedociens. Il élargit ensuite ses perspectives d'abord vers le sud, en fouillant en Catalogne et à Andorre, puis, à partir de 1981, en Italie. Vers le Levant, toujours plus : les premiers coups de truelle à Chypre sont donnés en 1991. Les campagnes s'y poursuivent depuis, chaque année. La Grèce compte également parmi les espaces investis par le chercheur. Toutes ces enquêtes dessinent le cadre de la recherche de Jean Guilaine : une perspective méditerranéenne ouverte sur l'histoire de l'homme, depuis le Néolithique et le passage à l'agriculture, jusqu'à l'Âge du bronze.

La vie de l'archéologue est rythmée par les campagnes annuelles, ces moments collectifs de corps-à-corps avec la matière archéologique. Que ce soit à Roquemengarde dans l'Hérault, à Torre Sabea en Italie ou à Shilourokambos à Chypre, ce sont des lieux que Jean Guilaine et son équipe investissent quelques semaines, pour ne les retrouver que l'année suivante. Des lieux que l'on habite par épisode, un temps égrené au gré des campagnes. Ces instants, évoqués aujourd'hui par membres du laboratoire qui furent à ses côtés, revêtent la coloration propre au sentiment de l'expérience pionnière. L'un de se souvenir des premières missions à Torre Sabea en Italie du sud, que l'équipe gagnait dans une incertaine 4L. L'autre, de décrire les conditions de vie drastiques, en maison de vendangeur, lors des campagnes au Dolmen de Saint-Eugène, à Laure-Minervois. Cette vie en fouille, Jean Guilaine l'a menée aux côtés de sa femme, Christiane Guilaine, qui assumait les tâches logistiques essentielles à la vie collective et à la bonne réalisation des opérations de terrain.

Sous la coupole, la Méditerranée

La course de Jean Guilaine au rebours des battements du temps, vers les premiers paysans néolithiques, n'est pas achevée. Il y œuvre encore. Les a-t-il atteints ? Eux, peut être ; les rangs des grands arpenteurs du passé, sans nul doute. Au terme d'une carrière qui croisa celles de l'Abbé Breuil, de Fernand Braudel ou de Jacques Le Goff, Jean Guilaine a été élu le 17 juin 2011 à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Il recevra son épée en octobre 2012 : un artefact, celui-là, bien au présent, pour un homme toujours engagé à transmettre son « désir d'histoire ».

Bibliographie

Par Jean Guilaine, sur son parcours :

- Jean GUILAINE. 2010, *Un désir d'histoire. L'enfance d'un archéologue*, Carcassonne : Garae-Hésiode, 272 p.
- Jean GUILAINE et Anne LEHOËRFF. 2011, *Archéologie, science humaine. entretiens avec Anne Lehoërf*, Arles : Actes Sud, 237 p.

Sur Jean Guilaine, par un complice :

- Daniel FABRE. 2009, « Accents de Jean Guilaine », dans *De Méditerranée et d'ailleurs.... mélanges offerts à Jean Guilaine*, Toulouse : Archives d'Écologie Préhistorique, p. 1–10
- Daniel FABRE. 2010, « Un récit des origines », dans *L'enfance d'un archéologue*, Carcassonne : Garae-Hésiode, p. 7–21